

Séminaire 2008-2009  
 LE SEXE NAÎT « PAS-TOU »  
 SEM 1, 1<sup>er</sup> octobre 2008

Je ne sais pas si vous l'avez remarqué, mais, de plus en plus, on veut TOUT... !  
 On préfère le tout : être dans le tout, ... c'est sans doute plus apaisant.  
 On veut que tout et chacun soient tout.  
 Tout blanc ou tout noir.  
 Croyant ou athée.  
 Divin ou humain.  
 Individualiste ou collectiviste.  
 Capitaliste ou socialiste.  
 Scientifique ou littéraire.  
 Médecin ou profane.  
 Homme ou femme.  
 Homo ou hétéro.  
 Phallique ou châtré.  
 Sachant ou idiot.  
 Mort ou vivant.  
 Libertin ou fidèle.  
 Résistant ou collaborateur.  
 Seul mais libre ou appartenant à  
 La lenteur ou la vitesse, l'immédiateté.  
 Ajouter des jours à sa vie ou ajouter de la vie à ses jours.  
 Diplômé ou autodidacte.  
 Cultivé ou inculte.  
 L'amour ou le sexe.  
 Psychanalyste ou psychanalysant.  
 Autorisé ou s'autoriser.

...Eh bien, nous allons voir cette année qu'il y a du « *pas-tout* », et que ce n'est pas rien, car c'est du *réel*, c'est-à-dire de l'impossible avec lequel on a affaire. Il serait un peu temps de s'en rendre compte, de le prendre aussi en compte. On le fera grâce à Lacan, mais pas sans s'interroger sur le *comment* il en est arrivé là. Mon énonciation pour cette année tiendra évidemment de moi, quant à mon énoncé, il doit beaucoup au remarquable travail de Guy Le Gaufey, dont je me serre abondamment, précisément à propos de notre question, à travers son livre : « *Le pastout de Lacan, Consistance logique, conséquences cliniques* ». <sup>1</sup>

Il s'agira donc de « *naissance* », ou de « *n'est pas* », c'est-à-dire de négation d'une pleine existence du « tout », ce qui s'avèrera être strictement la même

---

<sup>1</sup> Guy Le Gaufey, *LE PASTOUT DE LACAN, Consistance logique, conséquences cliniques*, EPEL 2006, 173 p.

chose. C'est quand ça « n'est pas » que ça donne une chance à ce que quelque chose « naisse ».

Il s'agira, enfin, du sexe, pour autant que le sexe, le sexuel, la différence sexuelle, le fait qu'il y ait « du sexe », reste l'énigme nichée au cœur de l'Humain. Pour cela il nous faudra en passer par le concept de *phallus*, ou plus précisément par celui de *fonction phallique*.

En conséquence de quoi, cela nous ramènera à l'enquiquineuse question du *transfert*, question qui n'existerait pas s'il n'y avait pas deux manques énigmatiques : l'énigme du *désir sexuel*, partagée par tous, couplée à l'énigme du *désir de savoir*, qui n'anime seulement que quelques-uns, ces quelques-uns étant, aujourd'hui, en voie rapide de raréfaction. A cause de quoi ? Précisément, à cause de ce « tout » que promeut actuellement, avec force capitalistique, ce qu'on appelle la Culture, c'est-à-dire, ici, la civilisation occidentale mercantile dominante et volontairement globalisante. On dit en France, « la mondialisation ».

\*

Comment donc, *tout* cela (c'est le cas de le dire) commence dans notre ère culturelle occidentale ?

Le problème c'est l'espèce humaine, le genre humain. Qu'en était-il il y a seulement 35 000 ans ? Eh bien vous aviez les Néanderthaliens qui étaient là, tranquilles, en Europe depuis 250 000 ans, à chasser le mammouth, ... lorsque ont déferlés les Cro-Magnons, le genre *sapiens*, et même comme on dit *sapiens sapiens*, en redoublant, marquant par-là, qu'il pensait plus, celui-là, le *nec plus ultra* des humanoïdes, notre ancêtre direct. On aurait donc pu avoir deux genres « humains », deux espèces humaines. Eh bien non, les seconds n'ont pas exterminé les premiers, mais les ont repoussés à un point tel qu'ils se sont eux-mêmes fait disparaître de la planète en fuyant l'assaillant, allant dans des contrées tellement hostiles à leur mode de vie, qu'ils se sont éteints tout seuls... ! Proches génétiquement, auraient-ils pu se reproduire entre Néanderthaliens et Cro-Magnons ? On ne sait, il y a sans doute eu quelques hybrides, mais pas de « race » inter-genre.

Ainsi, depuis cette époque se pose et s'affirme une espèce humaine, un genre humain. Mais comment faire tenir cette chose-là, « une » espèce humaine, voilà ce qui va nous intéresser bigrement cette année, pour autant qu'il faut faire tenir ensemble : une espèce, un genre humain, oui, ... mais deux sexes, deux genres, homme et femme. Ils sont différents, tout en étant une même espèce... Comment ?

D'abord la bible, l'Ancien Testament... Car tout commence là en Occident.

On peut lire dans Genèse I, 27 :

*Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa ; mâle et femelle il les créa.*

Mais on peut lire ensuite, dans Genèse II, 18-24 :

18 *Yahvé Dieu dit : « il n'est pas bon que l'homme soit seul ; je veux lui faire une aide qui lui soit assortie. »*

19 *Yahvé Dieu façonna du sol toutes les bêtes des champs et tous les oiseaux du ciel, et il les amena à l'homme pour voir comment il les appellerait : le nom que l'homme donnerait à tout être vivant serait son nom.*

20 *L'homme appela de leurs noms tous les bestiaux, les oiseaux du ciel et toutes les bêtes des champs ; mais pour l'homme il ne trouva pas d'aide qui lui fût assortie.*

21 *Alors Yahvé fit tomber une torpeur sur l'homme, qui s'endormit. Il prit une de ses côtes, et referma la chair à sa place.*

22. *Yahvé Dieu bâtit en femme la côte qu'il avait prise de l'homme, et il l'amena à l'homme.*

23 *L'homme dit : « Celle-ci, cette fois, est l'os de mes os et la chair de ma chair ; celle-ci sera appelée femme car c'est d'un homme qu'elle a été prise, celle-ci. »*

24 *C'est pourquoi l'homme quitte son père et sa mère, et s'attache à sa femme, et ils deviennent une seule chair.*

25 *Or tous deux étaient nus, et ils n'en avaient pas honte.<sup>2</sup>*

Vous remarquerez qu'en Genèse I, 27, il s'agit d'une **co-création**, en somme simultanée de l'homme et de la femme, alors qu'en Genèse II, 18-24, il s'agit, bien au contraire d'un **ordre**, et vous vous doutez déjà que cet ordonnancement servira alors durant des millénaires à une hiérarchisation tendant toujours à justifier tous les patriarcats machistes et religieux qui se succéderont jusqu'à aujourd'hui.

Vous voyez qu'ainsi, si la femme procède de l'homme, on assure l'unicité du genre et, dans le même temps on donne lieu et place à la différence, la différence sexuelle. Car pour poser l'origine comme principe, il est absolument nécessaire de poser un terme comme premier, c'est le *monogénisme* (et non pas deux, car il y aurait risque ici, en Genèse I, 27, avec un couple primordial, de « créer » deux humanités, deux espèces humaines au sein d'un même genre). Poser un terme comme premier, c'est très exactement ce que recommande Aristote (*Métaphysique*, α1) : Il y affirme que pour tout genre, il existe un terme initial, principe de la série des éléments qui ressortissent du genre.

---

<sup>2</sup> Textes originaux. Traduction française par Emile Osty, en collaboration avec Joseph Trinquet, Paris, Seuil, 1973, p.39-40.

Ainsi, bibliquement parlant, homme et femme ne constituent qu'une seule espèce. A peine sont-ils deux qu'ils se replient en « une seule chair », car comme le dit le texte : l'une est la « chair de la chair » de l'autre.

Mais la copulation suffit-elle, l'union du principe appelé « homme » et de ce qui a été extrait dudit principe, nommément la « femme », à produire de l'un ? Eh bien, non, car le monde humain, pour être humain, est un monde du symbolique, bien plus que du biologique, et il y faut ainsi rien de moins que ce qu'un auteur, Olivier Boulnois, dans son article « Un et un font un », nomme « un inceste métaphysique : le principe doit s'unir à ce dont il est le principe pour se réunir en une seule unité. »<sup>3</sup>

Pour ce faire, il y faut donc l'entrée en scène des instruments logiques de base - le même, l'autre, la différence, le propre, l'identique – afin de pouvoir articuler quoi que ce soit des sexes dans l'ordre discursif.

Le Moyen Âge aura été l'époque où tout cela, à travers ce qui s'est appelée « la querelle des Universaux » prend sa place logique. C'est Aristote contre Platon, c'est le nominalisme (donner un nom), le conceptualisme, contre le réalisme, le monde des idées de Platon, où, faut-il le rappeler, une « Idée » platonicienne existe, c'est un réel.

Je n'entrerai pas dans cette querelle des Universaux qui traite déjà, après Porphyre de Tyr et son *Isagoge* (en 270 environ), introduction au difficile texte d'Aristote sur les *Catégories*, puis du commentaire qu'en fait Boèce, de ces questions de genre, d'espèce, de différence, de propre ou d'accident, et qui éclate à partir du tournant des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle.

C'est Aristote qui gagne, même si cette querelle continuera jusqu'à aujourd'hui sous diverses formes, y compris celle qui la fait, cette querelle, encore peser lourd dans les débats actuels qui concernent les sexes...

Retenons ceci, exprimé à partir de cette querelle des Universaux : - comment, à vouloir décrire les sexes en leur différence, on reste pris dans les filets d'un impossible couplage entre une conception dite *discrète* où ils sont séparés et forment deux essences, et une conception *continue* où l'on passe sans rupture de l'un à l'autre et où il n'y a jamais que de l'existant, du relatif.

L'infamante question, vous l'aurez compris, c'est celle de la différence (sexuelle) dans la commune appartenance au genre humain unique.

---

<sup>3</sup> Olivier Boulnois, « Un et un font un. Sexes, différences et union sexuelle au Moyen Âge, à partir des « Commentaires des Sentences », in *Ils seront deux en une seule chair, scénographie du couple humain dans le texte occidental*, édité par Pierre Legendre, travaux du Laboratoire européen pour l'étude de la filiation, Bruxelles, Emile Van Balberghe Libraire, 2004, p.115.

Nous allons voir, progressivement, que ces contraintes actives issues de la scolastique médiévale et de la querelle des Universaux restent très actives, et chez un Freud et chez un Lacan.

Une question, cependant, dans la « querelle », mérite un arrêt, celle dite de l'« induction abstractive ». Il existe des éléments tenus pour semblables, comment les rassembler sous un même nom ?

Les uns disent qu'un nom permet de saisir les ressemblances. Le grand spécialiste actuel de la question médiévale, Alain de Libera, le signale dans son article « abstraction » du *Dictionnaire du Moyen Âge*<sup>4</sup>, cette conception se répand jusqu'à Locke, lequel, dans son *Essai sur l'entendement humain*, écrivait encore : « Le regroupement de choses sous des noms est l'œuvre de l'entendement, qui prend occasion de la similitude qu'il observe parmi elles pour forger des idées générales abstraites. »

Les autres disent qu'il faut neutraliser les traits singuliers chez un individu numériquement singulier, de façon à produire le type « abstrait » qui ne présentera que les traits communs susceptibles de rassembler la pluralité d'individus singuliers passibles d'une opération identique d'abstraction.

Les uns, les premiers s'appuient sur l'existence d'une **ressemblance** déjà présente qu'il ne s'agit que de prélever par l'intellect, ce qui va donner notre moderne notion de « **classe** ». Les autres, les seconds produisent, eux, de la **non-différence** en écartant tous les traits qui fondaient la différence visible entre les individus singuliers : ceux-là produisent donc le « **type** », d'où découle ce qu'on appelle le **genre**. En somme, les premiers perçoivent directement la ressemblance entre les individus, là où les seconds, ladite ressemblance, n'est pas pour eux un donné sensitif, mais une construction sur le mode du sculpteur, c'est-à-dire *per via di levare*, en enlevant ses particularités pour accéder à son « type » : on passe ainsi, par exemple, du carré tracé sur le sable, à l'idée de carré abstrait.

Nous allons voir que ces contraintes actives issues de la scolastique médiévale et de la querelle des Universaux restent très prégnantes, et chez un Freud et chez un Lacan, malgré le fait qu'ils s'attèlent, l'un comme l'autre, au vrai problème de la différence sexuelle, lequel n'est pas corporel, mais ressortit, chez l'humain d'un problème logique sur lequel, cette différence, repose bel et bien.

En effet, énoncer que d'un côté, l'opposition homme/femme est parfaitement, comme l'on dit *discrète*, c'est-à-dire que tout sujet est soit l'un soit l'autre et ne ressortit qu'à une et une seule catégorie ; ou énoncer d'un autre côté que ce sont deux qualités qui s'interpénètrent sans cesse selon un gradient qui conduit de

---

<sup>4</sup> Alain de Libera, *Dictionnaire du Moyen Âge*, (sous la direction de) C. Gauvard, A. de Libera et M. Zink, Paris, PUF, « Quadrige », 2002, p.2.

l'homme le plus « homme » à la femme la plus « femme » en passant par toutes les combinaisons intermédiaires, fait que l'on crée une dualité irréductible. C'est ce que l'on fait tous quotidiennement et depuis longtemps. Pratiquer ainsi c'est faire que la différence sexuelle mélange donc sans sourciller deux qualités que la pensée tient pour hétérogènes : ce qu'on appelle le *discret* et ce qu'on appelle le *continu*, depuis Aristote, mais surtout depuis la scolastique médiévale. Il y a alors, une dualité, voire une *duplicité*...

Le grand spécialiste qui nous a expliqué cela ces dernières années, apportant beaucoup de lumière à ce problème resté, *nolens volens*, assez obscure, c'est l'historien Thomas Laqueur, avec son livre *La Fabrique du sexe*<sup>5</sup>, que je vous recommande...

Thomas Laqueur nous montre que nous avons une conviction inébranlable qui s'énonce ainsi : - il existe deux sexes morphologiquement ; histologiquement, génétiquement différenciables. Eh bien, il faut le savoir, cela n'a pas toujours été le cas. On pensait jadis autrement. Il y a eu une très longue période où n'existait, pour tout un chacun, qu'un sexe et un sexe inégalement partagé par chaque genre. En fait cela aura été un peu plus mélangé que cela, les deux théories – la pensée d'un sexe unique et la théorie des deux sexes -, étaient plus ou moins enchevêtrées à différents moments de l'Histoire. Et selon les catégories de Porphyre de Tyr, philosophe néoplatonicien, élève de Plotin, l'on a tantôt été tenté d'appuyer sur le *propre* - qui s'énonce : ce qui est « homme » n'est en rien « femme », et vice versa -, donc deux natures opposées -, tantôt on a voulu y voir un *accident* – ce qui s'énonce : « homme » ou bien « femme » c'est cet « accidentel » qui vient *altérer* différemment des sujets par ailleurs *identiques*, c'est-à-dire ressortissant d'un *même genre*, le genre dit humain.

Alors comment, là-dessus et dans cette perspective historique, et ce cadre philosophico-théologique, puis scientifique (pour la science et la médecine modernes, bien entendu, il y a deux sexes !), la découverte freudienne s'est-elle inscrite ?

Ce sont les textes de 1903/1905, rassemblés sous le titre « Trois théories sur la théorie de sexuel » qui donnent le ton, et plus spécialement concernant le sujet dont nous traitons, les textes de 1923, au sein desquels Freud va amener cette affaire incroyable jusqu'alors, affaire quand même un peu alambiquée, il faut bien le reconnaître, de la *phase phallique*.

Freud, en 1923, y développe ses thèses déjà en place en 1903, vingt ans plus tard, donc. Il y met en selle une sorte de tronc commun au garçon et à la fille qui repose, de facto, sur la conception d'une libido n'ayant trait qu'à un seul sexe, le masculin.

---

<sup>5</sup> Thomas Laqueur, *La Fabrique du sexe*, Paris, Gallimard, 1990.

Freud campe ainsi le tableau :

« Si on savait donner un contenu plus précis aux concepts de « masculin » et « féminin », il serait alors possible de soutenir l'affirmation que la libido serait, régulièrement et conformément à des lois, de nature masculine, qu'elle se trouve chez l'homme ou chez la femme, et indépendante de son objet, que celui-ci soit l'homme ou la femme. »<sup>6</sup>

Les thèses de départ de Freud sont claires : la petite fille comme le garçon découvre la plaisir masturbatoire, elle jouant de son clitoris, lui de son pénis. Mais une première différence surgit à partir de la vision réciproque que chacun recueille des génitoires de l'autre. Que dit Freud à cet endroit ? Que le petit garçon fait mine de n'avoir rien vu, « il se conduit de manière irrésolue, dit Freud, peu intéressé avant tout », car vraiment voir c'est risquer la menace de castration qui plane, là, pas très loin et dont il ne veut rien savoir... Pour elle, c'est tout le contraire : « D'emblée, elle a jugé et décidé. Elle a vu cela, sait qu'elle ne l'a pas, et veut l'avoir. »<sup>7</sup>

La fille entre donc dans le complexe d'Œdipe par le complexe de castration : elle va vouloir un enfant du père, enfant substitut du pénis absent, manquant.

Le garçon sort du complexe d'Œdipe par ce même complexe de castration qui, en donnant consistance à la menace narcissique qui pèse sur cette partie du corps propre masculin, parviendra à faire refluer ses investissements libidinaux caractéristiquement incestueux. Pour sauver son précieux pénis, il laissera tomber sa mère et leur désir incestueux réciproque. S'il ne fait que partiellement *refouler* cela, et ainsi maintenir son désir incestueux bien au chaud, il verra s'ouvrir pour lui, à l'adolescence, les portes toutes grandes de la névrose.

Voici, ainsi, l'histoire que nous raconte Freud, sa conception de la théorie de la libido, dès 1903, puis, qu'il redéveloppe en 1923. Grand succès de cette novatrice théorie, certes,...mais aussi violentes attaques tous azimuts, qui durent encore aujourd'hui...

Nous verrons la prochaine fois pourquoi ? Et comment bien établie, cette conception sera remise à plat par un dénommé Jacques Lacan, même si ce dernier reste freudien avant que d'être « lacanien ». Il dira, en substance, à ses élèves à Caracas, en 1980, « c'est à vous d'être lacaniens, moi je suis freudien. »

---

<sup>6</sup> Sigmund Freud, *Trois Essais sur la théorie du sexuel*, traduction La transa, 1985, tome III, p.37.

<sup>7</sup> Sigmund Freud, « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes », *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p.127.